

Décryptage

Trans contre féministes radicales : la nouvelle fracture

« L'affaire Rowling », qui a débuté lorsque l'autrice de "Harry Potter" s'est irritée de ne pouvoir appeler « femme » une personne qui a ses règles, au nom de l'existence des personnes transgenres, met en lumière un clivage profond au sein des milieux féministes. Certaines féministes traditionnelles, rebaptisées « Terfs » pour "Trans-Exclusionary Radical Feminists" (féminisme excluant les femmes trans), veulent absolument conserver l'indexation de la catégorie femme sur le sexe biologique, afin de « combattre efficacement le patriarcat ». Et, en face, les transféministes insistent au contraire sur la nécessité de déplacer les lignes de partage traditionnelles entre masculin et féminin. Parcourons les arguments des un(e)s et des autres, et voyons s'ils pourront un jour se réconcilier.

Dernier rebondissement dans « l'affaire Rowling » : le 29 juin, l'autrice de *Harry Potter* a décidé d'arrêter de suivre le compte Twitter de Stephen King, le géant de la littérature fantastique. Son tort ? Avoir répondu à un internaute, qui lui posait la question, que « *Oui, les femmes trans sont des femmes* ». Un pied de nez à peine masqué à la polémique dans laquelle Rowling est empêtrée depuis qu'elle s'est moquée du titre d'un article de devex.com, « Créer un monde post-Covid plus égalitaire pour les personnes ayant leurs règles ». « *Cela avait un nom autrefois. Aidez-moi. Fummes ? Fommes ? Fammes ?* », avait réagi l'autrice le 6 juin dernier. Une attaque immédiatement jugée transphobe et descendue en flammes sur les réseaux sociaux. *Quid*, en effet, des hommes trans qui, bien qu'ayant leurs règles, se considèrent de genre masculin ? *Quid*, aussi, des personnes « non-binaires » ayant leurs règles mais qui ne se reconnaissent dans aucun des deux genres traditionnels ? *Quid*, enfin, des personnes assignées « hommes » à la naissance qui se considèrent comme des femmes sans avoir, évidemment, leurs règles ?

Pour tenter d'éteindre la polémique, J. K. Rowling a posté un long message sur son site internet. Tout en affirmant sa compréhension des difficultés que rencontrent les personnes transgenres, elle « *refuse*

de [s]’*incliner devant un mouvement qui cause un tort démontrable en cherchant à éroder le mot “femme” en tant que classe politique et biologique, et en offrant une couverture à des prédateurs* ». L’argumentaire égrène ainsi plusieurs arguments récurrents d’un mouvement particulièrement important dans le monde anglo-saxon : le *Trans-Exclusionary Radical Feminism* (féminisme excluant les femmes trans). Ou, dans le jargon : les Terfs. Alors que la référence au sexe biologique semblait dépassée, débordée par celle du genre, la voilà qui revient par la fenêtre de l’édifice féministe, comme une réaction à l’essor du militantisme trans. Un signe, peut-être, que le consensus autour de la notion de genre, prédominante dans les dernières décennies, cachait, en fait, une diversité d’approches contradictoires. Examinons les arguments des uns et des autres.

Critiques Terfs

Les trans font fi du sexe biologique. Les Terfs sont, en général, les héritières de la seconde vague du féminisme, celle des années 1970-1980. Plus précisément, elles se définissent en majorité comme « radicales » et « matérialistes ». Matérialistes dans le sens où, à leurs yeux, la catégorie « femme » est fondée sur une différence biologique irréductible. Ainsi, début 2020, les signataires de la tribune « Suffit-il de se proclamer femme pour pouvoir exiger être considéré comme telle ? » affirmaient que « *les femmes sont tout d’abord des êtres humains femelles. Elles ont un double chromosome X et, sauf malformation ou anomalie, elles ont un appareil génital qui permet la gestation et l’accouchement d’un enfant.* » Premier grief, évident, à l’encontre des militants trans, qui découplent sexe biologique et identité de genre. Les Terfs y voient d’ailleurs, en général, un paradoxe : si la biologie est sans importance pour définir l’identité de genre, pourquoi les personnes trans s’efforceraient-elles d’imiter l’anatomie du sexe dans lequel elles se reconnaissent ?

« Pour les Terfs, les transféministes nient l’importance du sexe – et par là même empêchent de comprendre comment fonctionne le sexisme »

Nier le sexe, c’est nier le sexisme. En réalité, pour les féministes matérialistes, si la différence biologique compte dans les luttes féministes, c’est parce que le « *système d’oppression qui organise l’humanité en deux groupes, l’un dominant et exploitant l’autre* » s’est édifié sur la base de cette différence concrète, visible, évidente. Le sexisme est la conversion d’une différence naturelle, celle des sexes, en une hiérarchie des genres dans laquelle le masculin l’emporte, systématiquement, sur le féminin. Nier l’importance du sexe, comme le font les transféministes aux yeux des Terfs, empêche de comprendre comment fonctionne le sexisme. Comment lutter contre un adversaire que l’on ne comprend pas ?

Les trans ne veulent pas abolir le genre. Puisqu’il est le corrélat arbitraire mais inséparable, dans les sociétés patriarcales, du sexe biologique, le genre est, pour les Terfs, une catégorie fondamentalement binaire. Mais aussi une

catégorie fondamentalement oppressive, normative. Le genre définit en effet un certain nombre de comportements dits « normaux » auquel l'un et l'autre des genres doivent se conformer. Il conditionne, aussi, la manière dont les sexes se rapportent l'un à l'autre : hétérosexualité « obligatoire » ; légitimation des violences sexuelles et des discriminations à l'égard du sexe « inférieur ». Puisque le contenu du genre est fondamentalement négatif, oppressif, il apparaît aberrant, pour les Terfs, que les personnes trans « souhaitent » devenir des femmes (ou des hommes). Revendiquer ainsi une identité de genre masculine ou féminine revient, dans l'approche radicale, à apporter du crédit aux catégories de genre, à défendre leur existence, leur pertinence. Alors qu'il faudrait plutôt les abolir de fond en comble afin de se libérer de leur normativité.

« D'après les Terfs, être une femme ne se décide pas, ne se choisit pas et n'est pas un "ressenti" : c'est une réalité matérielle et sociale »

Être une femme, c'est vivre l'oppression du système patriarcal. Partant de cette condition négative du genre, l'affirmation des femmes trans prend l'allure d'une impasse. Pour une Terf, être une femme, c'est avoir vécu, dès (et même dès avant) sa naissance une histoire de femme dans une société sexiste, en raison de son sexe biologique – à savoir, avoir subi discriminations et violences. Être une femme ne se décide pas, ne se choisit pas, et n'est pas un « ressenti » : c'est une réalité matérielle et sociale. Telle était déjà la position défendue en 1979 par Janice Raymond, dans son ouvrage polémique *L'Empire transsexuel* (Seuil, 1981, pour la traduction française). Se dire femme sans en vivre la vie – comme c'est le cas des personnes trans avant leur transition – est un énoncé vide de sens, aux yeux des Terfs. Et de dénoncer le discours trans, qui laisserait entendre que le genre est un destin inné qui préexisterait à l'expérience du système de domination dont il est l'expression, plutôt qu'une construction sociale. Les personnes verseraient, en ce sens, dans l'essentialisme.

Les trans importent des logiques de domination dans les mouvements féministes. Pis encore, selon les Terfs : puisque les femmes trans ont été éduquées comme des hommes, elles entretiennent nécessairement un regard masculin sur le féminin. Dans un *tweet* polémique, l'ex-Femen Marguerite Stern affirmait ainsi : *« J'observe que les hommes qui veulent être des femmes se mettent soudainement à se maquiller, à porter des robes et des talons. Et je considère que c'est une insulte faite aux femmes que de considérer que ce sont les outils inventés par le patriarcat qui font de nous des femmes. »* « Infiltrant » les mouvements féministes (selon le mot de la même Marguerite Stern), les femmes trans y reproduiraient des formes de domination. En monopolisant la parole et l'attention au détriment de l'immense majorité des femmes, par une forme de victimisation exacerbée. En perpétuant, aussi, des logiques de prédation sexuelle propre à la masculinité. Et de citer quelques exemples connus qui donnent du grain à moudre – notamment la trans-activiste Cherno Biko, qui a reconnu avoir violé un homme trans. D'où la nécessité d'exclure, selon les Terfs, les trans des espaces

féminins d'intimité : toilettes, vestiaires, etc.

« Pour les Terfs, certains trans reproduisent des formes de domination et perpétuent des logiques de prédation sexuelle »

Les trans vident de son sens l'homosexualité militante. Autre grief, et non des moindres, des Terfs à l'égard des transféministes : l'insistance sur la question trans reviendrait à effacer le sens de l'homosexualité militante – un principe crucial dans le féminisme des années 1970-1980. Pour les radicales de la seconde vague, l'homosexualité s'apparente en effet à une contestation, un défi lancé à l'ordre patriarcal, parce qu'elle remet en cause « *l'hétérosexualité obligatoire* » (Monique Wittig). Or, en découplant biologie et identité de genre, le mouvement trans brouille les lignes et rend possible, par exemple, d'être lesbienne tout en « pactisant » avec le phallus d'une compagne trans. Contre la convergence des luttes aujourd'hui appelées LGBTQI+, les Terfs mettent ainsi régulièrement en scène la divergence entre transidentité et homosexualité.

La transidentité normalise l'homosexualité. Aux yeux de certaines militantes, le désir de transition des personnes trans s'apparenterait même à un rejet de leur propre homosexualité, à un stratagème pour vivre leur orientation sexuelle « interdite » tout en échappant au stigmate de l'homosexualité. Exemple à l'appui : un pays comme l'Iran, qui condamne violemment l'homosexualité, est beaucoup plus à l'aise avec l'idée « d'hommes enfermés dans des corps de femmes » ou de « femmes enfermées dans des corps d'homme » (une terminologie rejetée par la plupart des militants trans). « *L'homosexualité se trouve ainsi "guérie" – un programme politique qui a longtemps appartenu aux conservateurs sociaux, mais que l'on peut maintenant retrouver dans l'idéologie queer. Et ce n'est pas un hasard si beaucoup de ceux qui choisissent de subir une transition chirurgicale ou médicale sont des gays ou des lesbiennes* », tranche la féministe radicale Claire Heuchan. Les chirurgies de réassignation deviennent, aux yeux des Terfs, des instruments de « mutilation » et de normalisation aux mains du pouvoir patriarcal. Au risque de confondre, pour le philosophe Éric Fassin, « *le pouvoir médical et la demande des patients* ».

Répliques trans

Les Terfs nient l'existence des femmes trans. Ce qui frappe peut-être le plus dans le discours Terf, et que dénoncent les transféministes, c'est d'abord la violence du propos : la réduction du désir des personnes trans à une construction pathologique, contingente et inauthentique qu'il faudrait *expliquer* ; la négation de la réalité de leur vécu et de leur ressenti ; l'affirmation que le discours trans est incohérent, vide de sens. Au nom d'une certaine compréhension du genre, les Terfs négligeraient la réalité et refuseraient de la prendre au sérieux : les femmes trans *existent*. Elles sont des milliers. Sans doute ne sont-elles pas femmes dans le sens particulier que le discours Terf donne à cette catégorie. Mais le fait que les femmes trans se disent femmes est une réalité et a une signification. Les Terfs voient dans l'identité transgenre comme une fantaisie, une mode, un choix arbitraire, qui

reposerait sur un processus uniquement *déclaratif*. Et ce en dépit du discours des premier(e)s concerné(e)s, qui est on ne peut plus clair : une femme trans ne choisit pas de se considérer comme une femme. Pas plus qu'une femme assignée femme à la naissance ne choisit la classe de sexe dans laquelle se déploie son existence.

« Selon les transféministes, assigner un sexe masculin ou féminin à la naissance, c'est imposer une norme binaire qui ne prend pas en compte la réalité de l'intersexualité »

Le sexe, comme le genre, est une construction sociale. C'est en partant de ce présupposé que les transféministes répondent point par point aux arguments avancés par les Terfs. À commencer par l'insistance sur la biologie. Dès 1990, avec la publication de *Trouble dans le genre* (La Découverte, 2005, pour la traduction française), Judith Butler s'est en effet efforcée de montrer que la catégorie de sexe biologique était tout aussi construite et contingente que celle de genre. « *Nous n'avons jamais une relation simple, transparente, indéniable au sexe biologique.* » La perception du sexe est toujours déjà médiatisée par des discours et des représentations sociales. Assigner un sexe masculin ou féminin à la naissance, c'est imposer une norme binaire – qui, d'ailleurs, ne prend pas en compte les innombrables personnes intersexes, nées avec des organes génitaux « ambigus », inassignables, et opérées de force pour rentrer dans le moule de la binarité. Pour les transféministes, la binarité est une fiction qu'il s'agit de remettre en cause, non en abolissant masculin et féminin, mais en pluralisant le genre, en inventant de nouvelles identités. Une invitation à penser l'existence d'autres genres, dont certaines cultures non-occidentales portent d'ailleurs le témoignage, des Inuits aux Amérindiens en passant par l'Inde, la Thaïlande ou la Polynésie. Invitation, aussi, à penser le genre sous la forme d'un spectre ou d'un continuum – et non d'un partage binaire.

Pluraliser le genre pour en défaire l'emprise. Il serait réducteur de rabattre exactement les positions des militants trans sur celles des *gender studies* initiées par Butler. Il n'y a pas d'équivalence entre être trans – remettre en cause l'identification du sexe biologique et du genre – et promouvoir le dépassement de la binarité. Cela étant, bien des personnes transgenres ne se considèrent ni homme, ni femme, et inventent d'autres identités. *A-genres*, *deux-esprits* ou *berdache*, *gender-fluids*, etc. : dans le cas de ces identités trans, l'émancipation du genre assigné à la naissance s'apparente à une contestation du système d'attribution binaire lui-même. Telle était déjà, dans les années 1970-1980, la position de certaines figures centrales du militantisme trans : Sandy Stone, qui affirmait son identité trans « *en dehors des oppositions binaires des discours genrés* » ; Kate Bornstein, qui se considérait comme une « *hors-la-loi du genre : ni homme, ni femme* ».

Les Terfs défendent malgré elles la binarité du genre. Les Terfs ont immédiatement vu, dans la pluralisation du genre, une menace : en effet, considérer que le féminin est seulement une catégorie parmi une multitude d'autres identités de genre reviendrait à occulter, sous les atours multicolores

d'une société plurielle, la réalité d'un système genré d'oppression fondamentalement binaire. Diluer, en somme, le sens du genre qui est d'abord, pour les Terfs, un instrument de domination et non une identité. On pourrait objecter que, d'une certaine manière, les Terfs sont prises au piège de leur propre radicalité : alors qu'en toute logique, leur ultime objectif devrait être l'abolition des normes genrées qui structurent les sociétés, il est à leurs yeux impératif de maintenir la division binaire du genre afin d'identifier clairement l'ennemi et les rapports de force en jeu tant que le patriarcat n'a pas été totalement éliminé. L'un ou l'autre, mais pas d'entre-deux : une alternative, littéralement, radicale. Les Terfs se retrouvent, en somme, à défendre la binarité contre l'approche *queer*, tout en voulant, *in fine*, abolir le genre selon leurs propres modalités d'action.

« L'approche *queer* et transféministe envisage la norme dans son ambiguïté – et sa nécessité : plutôt que de la détruire, mieux vaut chercher à la subvertir en jouant avec »

Les existences trans rendent visible la norme. Certaines personnes trans, on l'a dit, ne prétendent pas remettre en question le partage du masculin et du féminin. Cependant, quels que soient leurs discours, l'existence même des personnes trans – qu'elles s'affirment binaires ou non – induit, dans le genre, un trouble, selon le mot de Judith Butler. « *Ils ou elles [...] peuvent rendre visible la norme, habituellement invisible, à force d'en jouer, voire de s'en jouer pour se l'approprier.* » (Éric Fassin) Les existences trans déplacent inévitablement les frontières, les lignes de partage, en questionnant le sens du genre.

Les Terfs ont une conception réductrice du genre. Une invitation à jouer avec la norme afin d'en déplacer les contours, plutôt que prétendre l'abolir purement et simplement. Tel est peut-être, au fond, le nerf de la guerre. Pour les Terfs, le genre doit être rejeté par principe ; la norme est fondamentalement oppressive ; tout ce qu'une femme fait *en tant que femme* est nécessairement et exclusivement compris comme l'expression d'un système de domination. Le genre est compris sur un mode négatif. Le système binaire patriarcal est un bloc monolithique qui ne peut pas, fondamentalement, évoluer. Seule solution : s'en débarrasser. L'approche *queer* qui irrigue le transféminisme est, en ce sens, plus mesurée : elle envisage la norme dans son ambiguïté. « *Nous avons besoin de normes pour que le monde fonctionne, mais nous pouvons chercher des normes qui nous conviennent mieux* », note Butler. La norme n'est pas seulement l'expression d'un système de domination : dans ses interstices s'inventent aussi des identités contestataires et résistantes.

« Qu'une femme trans trouve à exprimer qui elle est dans l'espace normé de la féminité, n'exclut en rien de faire bouger les lignes qui définissent cet espace »

Il faut subvertir le genre plutôt que l'abolir. Les genres définissent, ainsi, différents cadres d'expériences, différentes formes de vie qu'il est possible d'endosser tout en les subvertissant – ou, plus exactement : de subvertir en

les endossant d'une manière singulière. C'est en embrassant la norme, en la « *performant* » comme disent les anglophones, que l'on peut la remodeler. Qu'une femme trans joue sur l'hyperféminité, comme le reprochent les Terfs, n'est pas une caution donnée aux stéréotypes patriarcaux. C'est, d'abord, « *une question de survie, car le moindre signe de masculinité peut s'avérer fatal* », souligne la trans-activiste Roxane Gervais. Subir la misogynie est parfois préférable à la transphobie. La peste ou le choléra – dont les femmes trans subissent souvent, en réalité, la double peine ? Mais surtout, qu'une femme trans trouve à exprimer, au mieux, dans telle situation historique, qui elle est dans l'espace normé de la féminité, n'exclut en rien de faire bouger les lignes qui définissent cet espace. Le fait qu'une grande partie des personnes trans *choisissent* de ne pas se faire opérer est le signe indéniable de cette ambivalence d'une adhésion subversive à la norme. Jouer avec la norme, c'est en desserrer l'étau. D'où la possibilité, et même la nécessité, d'élaborer un véritable transféminisme qu'Emi Koyama, Julia Serano, et Paul B. (anciennement Beatriz) Preciado, entre autres, appellent de leurs vœux. Un féminisme capable de déplacer les lignes de partage genrées, plutôt que de rêver d'une « table rase » dans le genre et d'une abolition des normes.

Ce sont donc deux conceptions du genre qui opposent Terfs et transféministes. Sont-elles incompatibles ? Est-il même possible de dire que Terfs et transféministes parlent de la même chose lorsqu'elles parlent de genre ? L'unanimité dont a longtemps bénéficié la notion de genre révèle en tout cas, aujourd'hui, ses contradictions et malentendus. Dans la violence. Mais il est possible que ce moment de clarification ouvre aussi l'espace d'un dialogue fécond entre différentes approches du féminisme – à condition de prendre au sérieux la voix de chacun. Dans un article récent, la philosophe Kathleen Stock imaginait la création d'espaces de discussion « inclusifs » pour les femmes trans, pour compléter les lieux traditionnels de « débats en non-mixité ». Serait-ce une solution ? Il ne revient pas à un allié de déterminer comment rétablir le dialogue. Ce sont les femmes, trans ou non, qui décideront comment prendre en charge les clivages nouveaux qui traversent le féminisme contemporain.